

Anna

Elle avait fait sa connaissance lorsqu'elle s'était installée à Poindimié, dans le Nord-Est du pays, suite à un changement dans sa carrière. Et elle lui avait proposé, sitôt après avoir eu son nom par une employée de la seule grande surface du coin, de travailler pour elle. Deux fois par semaine.

Béatrice n'avait pas l'intention de changer ses habitudes avec cette nouvelle employée de maison. Elle n'avait jamais réussi à considérer les précédentes autrement que comme des femmes, des mères, comme elle-même l'était. Et c'était une des raisons pour lesquelles, sentant cette particularité considérée comme une faiblesse chez elle, percevant cette incapacité à donner des ordres ou à exiger ce qui n'eût pas dû l'être, elle avait souvent été abusée.

Mais elle s'en fichait, elle recommençait. Même si souvent elle avait pesté contre ces êtres simples et inaptes à comprendre ses attitudes et apprécier sa générosité malade.

Et puis elle était arrivée. Anna, sa nouvelle employée. Celle qui allait devenir son amie mélanésienne de cœur. Pour toujours.

Après lui avoir expliqué son mode de fonctionnement - se faire la bise et se tutoyer -, ses principes - se faire confiance -, ses besoins - deux fois par semaine -, son tarif - cotisation retraite non déduite, sur un salaire aussi maigre, quelle honte -, Béatrice lui présenta son fils et lui donna le double de ses clés. Alors Anna se mit au travail. Comme si elle oeuvrait dans sa propre maison. Celle qu'elle n'avait plus. Et comme la « patronne » était bavarde et qu'elle avait des demi-journées de libre dans la semaine, elle fit la conversation à Anna, lui offrit régulièrement son petit café du mardi matin qu'elles partageaient, dans un moment de douce quiétude, échangeant des banalités, puis, peu à peu, des confidences, de femme divorcée à femme veuve.

Anna écouta Béatrice qui en avait besoin. Et Béatrice aida Anna qui n'avait personne. Elles se ressemblaient beaucoup, ces deux femmes, dont personne ne s'occupait et qui s'occupaient de tout le monde. Elles se mirent à s'aimer comme deux sœurs, comme deux amies, comme deux paumées aussi.

Et cette histoire dura trois années, pendant lesquelles Anna fut, non seulement sa fée du logis parce que Béatrice avait un métier prenant et une sainte horreur du ménage, mais également la nounou de son fils, les rares fois où Béatrice - seule et forcément dangereuse pour les maris de ses collègues femmes - était invitée dans ce coin retiré. A l'occasion elle était l'habitante du lieu aussi, lorsque Béatrice partait en vacances, puis, enfin, son oreille attentive, sa voix réconfortante, son épaule.

Anna se sentait bien dans cette relation, parce qu'elle avait quelqu'un pour lui parler, pour l'écouter, mais aussi parce qu'elle pouvait profiter des rares moments d'intimité avec elle-même chaque fois qu'elle gardait l'appartement de Béatrice, sans sa famille, sans les obligations culturelles auxquelles elle était enchaînée. Et c'est ainsi qu'elle fit bientôt, malgré le fossé éducatif et culturel qui les séparait, des confidences, des aveux à Béatrice qui vit dans ce geste de confiance la force des sentiments qu'elles se vouaient l'une à l'autre.

Elles eurent quelques moments d'intense intimité, partageant, à ces occasions qui se présentèrent quelques fois seulement en tant de mois, un repas « en famille » disaient-elles, en dépit d'un passé étrangement ressemblant et qui paraissait n'avoir gardé qu'un douloureux souvenir du cocon familial. Elles souffraient du même mal.

Alors elles se consolait mutuellement, préparant des faux-filets achetés par Béatrice, parce que c'était la viande préférée d'Anna, ou apportant des légumes et des aromates de son jardin, parce qu'Anna savait que Béatrice en raffolait. La soirée était arrosée de bière, boisson traditionnelle du coin, refuge éphémère des déprimés. Et c'était lorsqu'elles en avaient suffisamment bu, qu'Anna et Béatrice osaient se dire, avec toute la réserve qu'imposait l'éducation de chacune d'elles, combien elles s'appréciaient, combien elles avaient besoin l'une de l'autre.

Alors Béatrice fêta l'anniversaire-surprise d'Anna, chez des amis formidables, avec des cadeaux, un bon repas, du champagne, des photos. Et Anna vint à l'anniversaire de Béatrice, avec une amie, à cause du monde et de sa timidité, chez d'autres amis formidables, avec des fleurs dont elle décora toute la maison, pour Béatrice, rien que pour elle. Puis, lorsqu'elle eut suffisamment bu pour se sentir le droit d'aimer et de se laisser aimer, Anna fit à Béatrice la plus belle déclaration de sa vie. Elle la prit dans ses bras et lui dit : « Ma Béatrice ».

Et puis Béatrice dut s'en aller un jour. Ca devait arriver. Elle ne pouvait pas rencontrer l'homme de sa vie dans ce coin. Et elle voulait vraiment rencontrer l'homme de sa vie. Alors elle quitta Poindimié pour aller un peu plus bas. Pas loin. Au sud de l'île seulement. Mais c'était loin d'Anna. C'était loin pour Anna. Et comme Béatrice s'en alla un peu rapidement, à cause de problèmes de santé, Anna n'eut pas le temps de s'habituer à cette nouvelle douleur dans sa vie.

Elle rendit à Béatrice le dernier service qu'elle put. Elle nettoya l'appartement de fond en comble, seule. Puis, lorsque tout fut propre, lorsqu'elle eut sorti les derniers vestiges de trois années de vie dans cet endroit à présent désert et où elle avait aussi vécu, elle ouvrit une boîte de bière chaude, se mit au balcon qui n'avait plus de petite table ni de chaises, et regarda la mer que Béatrice ne verrait plus tous les matins.

Béatrice Grazia, 2004